

La jeunesse franco-ontarienne Le courage en mal d'une cause

Normand Renaud

Number 29, Winter 1983–1984

Être franco-ontarien-ontarois?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43824ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, N. (1983). La jeunesse franco-ontarienne : le courage en mal d'une cause. *Liaison*, (29), 40–41.

La jeunesse franco-ontarienne : Le courage en mal d'une cause

On rencontre encore des personnalités franco-ontariennes naturelles. Certaines gens, dépouillés de leur langue française, se verraient effectivement privés de tous leurs moyens d'épanouissement personnel, voire de subsistance matérielle. Ils ont vécu leur jeunesse aux franges de la société ontarienne, sur une terre à l'écart du village, dans un village forestier au nord du nord de la province. Ils maîtrisaient trop mal l'anglais pour que se pose sérieusement, au seuil de leurs dix-huit ans, la question d'être ou ne pas être Franco-ontarien. Leur appartenance n'est dictée ni par le devoir, ni par l'intérêt, mais bien par les circonstances. Je ne suis pas de ceux-ci. J'en ai parfois la nostalgie. Car j'ai dû choisir d'être Franco-ontarien, sans trop savoir pourquoi, et cela me pèse.

par
Normand Renaud

En effet, la jeune génération actuelle est d'un tout autre naturel. Issue de grandes écoles secondaires urbaines, mieux intégrée que jamais à la société de consommation, la jeunesse franco-ontarienne est pétrie de culture populaire américaine. Si bien qu'elle évolue tout à fait naturellement dans ces villes à visage anglais. Vis-à-vis ce quotidien accueilli avec enthousiasme, la culture francophone, scolaire et sérieuse, semble distante et ennuyeuse. Et c'est tout à fait naturellement que les loisirs, les amitiés, la carrière finissent par composer l'assimilation en douce. Pourtant la communauté franco-ontarienne recrute tant bien que mal des adhérents. Il s'agit bien d'adhésion. La participation à cette communauté marginale présuppose un consentement réfléchi, volontaire. La condition franco-ontarienne actuelle ne consiste plus en une appartenance naturelle. Si je veux être Franco-ontarien de cœur, je le suis surtout d'esprit. Je reconnais en mon appartenance ethnique l'objet d'une résolution inquiétante. Car je suis devenu Franco-ontarien en reniant ma jeunesse. J'ignore toujours au profit de qui ou de quoi.

L'adolescence est l'âge de la participation viscérale au groupe. Les multiples manifestations de la mode dans la culture de masse répondent justement à ce besoin de communion primaire. La culture de masse fournit des symboles et des pratiques culturelles que l'on assume pour signifier sa présence à la destinée de sa communauté. Au passage de l'adolescence à l'âge adulte, la personnalité gagne en orientation et en discipline ce qu'elle perd en franche présence affective au milieu. Mais tel passage n'est pas une rupture. Au contraire, l'adulte se consacre à réaliser l'intuition, héritée de l'adolescence, de sa valeur en tant qu'être social.

Cependant le jeune Franco-ontarien est particulièrement éprouvé par ce passage. En choisissant de grandir en francité, il signifie formellement, brutalement, le divorce d'avec sa jeunesse. Pourtant celle-ci avait été bien peu remuée par les leçons des maîtres d'école secondaire, seule contrepartie que la francophonie des petites villes ontariennes puisse apporter aux rythmes de la musique rock, à l'humour intarissable des « sitcoms »

américains, à la clameur des matchs sportifs, au bruyant langage des corridors et des cafétérias d'école où s'agite l'adolescence en mal de liberté, à toute la richesse d'une culture américaine pleine et immédiatement sentie. La rupture est d'autant plus coûteuse qu'elle entrave l'espèce de ressourcement assuré par les activités gratuites, en marge de la routine et du formalisme du monde du travail. Car s'il est conséquent avec son choix, le nouvel adhérent comprend qu'il a adopté une culture entière, qui devrait alimenter tant ses besoins en savoir que ses envies de divertissement. Nostalgique d'une culture populaire francophone, il sent une vague culpabilité altérer ses traitres plaisirs anglophones. Et il se sent frustré par cette langue française qui semble se refuser à la joie de vivre.

Un jour d'automne, dans un corridor de l'université Laurentienne, j'ai choisi de vivre en français. Je me suis orienté en conséquence vers les études littéraires. A la Laurentienne, ce domaine est à toutes fins pratiques le seul où il est possible de composer un programme d'études entièrement françaises. D'ailleurs quand on ambitionne de gagner sa vie en français en Ontario, on se destine à une carrière de professeur, d'artiste subventionné ou de fonctionnaire comptable des subventions artistiques. J'ai décidé aussi de ne plus parler l'anglais aux copains qui avaient fréquenté avec moi l'école secondaire française. Bien sûr qu'ils furent déconcertés. Je me suis si bien respecté que je les ai bientôt perdus de vue. J'ai cherché tant bien que mal le pendant québécois et français de la musique rock américaine. A l'époque, je l'ignorais, elle n'existait tout simplement pas. Ma discothèque s'est garnie des microsillons de dernier ordre échoués par erreur chez les discaires de Sudbury. J'ai assisté sans choisir à la demi-douzaine de spectacles de l'année. Autant de coups d'épée dans l'eau. Les études, les impuissants projets d'animation d'étudiants trop peu nombreux, les occupations sérieuses, et face à celles-ci, absence et ennui : c'était le résumé de ma francité ontarienne. J'étais bien loin des frasques et des élans contestataires qu'on attend de la jeunesse universitaire. Vivre en français, c'était vivre cantonné dans le devoir.

Pourquoi un jeune chercherait-il à se donner une si pesante identité franco-ontarienne? Nous l'avons vu, il s'agit de plus en plus rarement d'une identification spontanée. Pourquoi voudrait-

il se dessaisir, même partiellement, de la culture pleine, présente et séduisante qui a nourri sa jeunesse? On songe d'abord aux fidélités familiales, et religieuses peut-être. Mais celles-ci seraient aussi bien respectées dans l'intimité des milieux où elles sont apprises. Elles n'exigent pas la conversion de toute sa personne publique, quoi qu'en pensent les vieux tenants de la langue gardienne de la foi. Le recrutement franco-ontarien joue cependant sur d'autres motivations tout aussi intimes. A l'âge où une telle promesse est précieuse, l'adolescent peut croire que sa participation à une aventure désespérée pourrait en changer le cours. Il attend de cet engagement ce qu'il n'a pas reçu de la culture de masse. Il veut enfin définir le sens, sentir la puissance de sa présence dans le monde. Et voici qu'il prend conscience des forces assimilatrices qui violentent son ethnicité, et sa propre personnalité surtout. L'intransigent engagement envers soi se voit opposer un digne adversaire.

La résistance sera animée par le sentiment que l'assimilation est une injustice, mais plus encore une humiliation, une lâcheté. On assiste, impassible, à la décadence d'une espèce particulière d'humanité. La cause paraît noble, et d'autant plus grande que les valeurs à défendre composent tout un univers, une vision du monde, une culture globale. Par rapport à une telle cause, les pluies acides ou la menace nucléaire semblent des problèmes d'ordre secondaire. Car il s'agit bien de protéger les valeurs en vertu desquelles l'humanité en ce coin de la planète vaut la peine d'être préservée. Mais quelles sont précisément ces valeurs? Quelles en sont les manifestations dynamiques? Où et quand la spécificité franco-ontarienne s'impose-t-elle? Le nouvel adhérent croyait qu'il embrassait des valeurs diffuses, clandestines mais néanmoins sensibles et spécifiques. C'est justement la **différence**, la critique que sa culture d'adoption adresse à l'américanité triomphante, qu'il lui fallait connaître. Et c'est justement cette attente qui sera déçue. Le jeune idéaliste s'est fourvoyé. Sa démarche se révèle inconséquente. Car il a choisi comme véhicule de l'affirmation de soi une culture qui ne peut pas ou ne veut pas affirmer sa différence.

En devenant Franco-ontarien, je croyais sincèrement incarner une critique dynamique au cœur du conformisme ambiant. J'ai renoué avec une langue qui devait receler une secrète humanité au cœur d'une société livrée corps et âme à la tyrannie du capital. J'ai consenti pour cela à l'espèce d'ascèse que représentait le renoncement aux modes, aux rythmes et aux images qui occupaient ma jeunesse. (Je regrette encore cet humour bien américain qui consiste à truffier son discours à tout hasard des innombrables clichés fournis par une riche culture de masse.) Je n'ai pas renoncé qu'à la culture de masse. J'osais presque renoncer à la culture américaine toute entière en pratiquant exclusivement le français. J'abandonnais une personnalité riche de virtualités, mais c'était pour en accueillir une nouvelle. Or je n'ai toujours pas découvert ce qu'on est, ce qu'on fait surtout, quand on est Franco-ontarien.

L'assimilation est une notion scandaleuse. Par

l'ampleur de sa portée, elle suggère que la culture opprimée présente dans son essence même une grave menace à la culture dominante. Telle oppression est trop systématique pour être immotivée. Qu'y-a-t-il donc de si intolérable dans la culture franco-ontarienne pour qu'elle trouble ainsi la paix des puissants? Ceux-ci semblent bien le savoir. Leur intransigence est la mesure de leur malaise. Mais les Franco-ontariens, eux, n'ont pas conscience de leur différence essentielle. Elle ne transparait ni dans les justifications de leurs revendications, ni dans le projet de communauté qu'ils élaborent.

Pour fonder l'existence de la francophonie ontarienne, nos discours idéologiques reprennent inlassablement les mêmes arguments. Ils rappellent de préférence le droit constitutionnel qui consacre la reconnaissance de deux peuples fondateurs. On connaît trop bien l'équation : nous détenons des droits d'où découlent des devoirs. D'autre part, ils évoquent d'une manière forcément très générale notre « nature », notre personnalité particulière. Notre folklore et nos traditions en seraient les plus justes témoins. Il s'agit dans les deux cas d'un recours à l'histoire. Ces idéaux désincarnés ne sollicitent pas l'actualité. La constitution du pays fonde le droit à l'éducation en français, mais elle ne saurait décider de la destinée que l'on souhaite à cette jeunesse instruite en français dans notre société inéluctablement anglophone. L'éloge de la « nature » franco-ontarienne, pour sa part, est un argument spécieux dans le cadre d'une objection à l'assimilation. Celle-ci est trop évidemment la dominante des deux forces en présence. Toute cette rhétorique a d'ailleurs bien peu de prise sur l'adolescent qui hésite entre deux cultures. A quoi bon lui faire valoir l'égalité en droit des deux cultures alors qu'il a besoin de savoir pourquoi, en ce qui le concerne, l'une serait supérieure à l'autre?

Les Franco-ontariens n'ont pas encore démontré l'avantage de la traduction de leur existence en termes de francité. Les grands débats de l'heure - socialisme, pacifisme, féminisme, écologisme - ne sont pas intégrés à la problématique franco-ontarienne, comme s'ils n'avaient aucune incidence sur notre « survivance ». L'Ontario français n'a pas encore nommé ses avènements possibles. Ainsi, l'idéalisme qui inspire la conversion franco-ontarienne de l'adolescent se traduit à brève échéance en une désillusion certaine. Son identité d'adoption se révèle tristement pauvre en figures et en pratiques d'une éthique sociale actuelle. Si on espère rallier la jeunesse à la « cause franco-ontarienne », il faut d'abord cesser de tromper le sens de l'idéal qui l'amène au seuil de l'engagement.

Autrefois, les généraux brûlaient les ponts que leurs troupes venaient de traverser. Semble-t-il qu'on met plus de cœur au combat quand toute retraite est impossible. Quant à moi, j'ai si bien brûlé les ponts en quittant ma jeunesse que je suis devenu étranger à moi-même. Je ne suis pas pour autant meilleur soldat de la cause. De plus en plus je sens qu'une retraite s'impose. Vous l'avez bien compris, j'ai été excessif. Un Franco-ontarien ne doit jamais être excessif.★